

Editorial

écrit par Laurence Dahan-Gaida et Anne-Gaëlle Weber

La présence des théories de l'évolution et, en particulier, des références darwiniennes dans la fiction britannique contemporaine est notable et a fait l'objet de plusieurs études récentes¹. Plusieurs facteurs peuvent l'expliquer et, parmi eux, le développement d'un courant qualifié de néo-victorien, qui réunit des œuvres dont l'intrigue se situe en totalité ou pour partie au XIXe siècle. Sally Shuttleworth a pu mettre en relation la floraison de ces romans dans les années 1990 avec la politique menée par le gouvernement de Margaret Thatcher. Selon Shuttleworth, ce choix narratif permettait une double critique, par une discussion des structures de la famille victorienne exaltées par M. Thatcher comme un modèle d'ordre et de stabilité et par la mise en perspective du XIXe siècle anglais à un moment où le gouvernement s'en servait pour justifier une forme de darwinisme social². L'œuvre d'Antonia S. Byatt s'inscrit pour une large part dans ce champ, en accordant une place importante à l'époque victorienne, que tout le récit y prenne place³ ou qu'il se construise dans l'alternance des deux plans temporels⁴.

Variations autour de la greffe : science et littérature aux XIXe et XXe siècles

écrit par Laurence Dahan-Gaida et Anne-Gaëlle Weber

La greffe, entendue à la fois comme l'opération de greffe et son résultat, n'est ni l'hybride, ni le monstre. Dans la *Physiologie végétale*, en 1832, Auguste-Pyrame de Candolle tente de distinguer les « espèces » des « variations » et, pour ce faire, passe en revue les moyens de reproduction, naturels ou artificiels, des plantes. L'hybridité est, selon lui, le résultat de la fécondation d'une plante par une autre ; le physiologiste y voit la preuve de l'existence d'un sexe des plantes. Il juge toutefois la définition originelle du phénomène, donnée par Linné, tributaire de beaucoup d'analogies et de peu de raison ; le naturaliste suédois aurait déduit de la simple ressemblance de plantes contiguës l'existence d'hybridités qui n'étaient que des variations^[1]. Des déformations, qui ne doivent pas être confondues avec les monstruosité, de Candolle écrit qu'« elles sont le produit des circonstances extérieures », là où les « monstruosité tiennent au principe même de la reproduction »^[2]. Viennent ensuite les cas de « dégénérescences » dérivés de l'idée de « métamorphose » défendue par Goethe, et ceux des soudures de tissu cellulaire parmi lesquelles figurent les greffes

Sens séduits. Aspects neurocognitifs de la lecture

[poétique](#)

écrit par Laurence Dahan-Gaida et Anne-Gaëlle Weber

Les déviations de sens qui fondent le langage poétique font ici l'objet d'une approche neurocognitive par le biais des voies de lecture (phonologique et lexicale) qui lient les régions cérébrales impliquées dans le processus : celle de la reconnaissance visuelle des lettres, celle d'attribution du son et celle d'attribution du sens. On tire parti pour cela de concepts tels que « bigramme », « arborescence du mot » ou amorçage. Sur un poème de Verlaine, sont étudiés des cas d'homophonie, de rébus et d'attraction sémantique dans lesquels les sens séduits sont aussi bien physiques que lexicaux.

Mots-clefs : Neurocognition. Lecture. Erreur poétique. Bigrammes. Rébus.

[La norme et l'écart : étiologie et idéologie au XIXe siècle](#)

écrit par Laurence Dahan-Gaida et Anne-Gaëlle Weber

Tout cela étonnera fort les gens du monde, qui, en général, ont pris le mot Mathématique pour synonyme de régulier. Toutefois, là comme ailleurs, la science est l'œuvre de l'esprit humain, qui est plutôt destiné à étudier qu'à connaître, à chercher qu'à trouver la vérité [...]. En vain les analystes voudraient-ils se le dissimuler, ils ne déduisent pas, ils combinent, ils comparent ; quand ils arrivent à la vérité, c'est en heurtant de côté et d'autres qu'ils y sont tombés.¹

Les mathématiques sont souvent présentées comme un langage. Qu'ils les considèrent comme provenant d'un autre monde, le monde des « idées pures »², ou comme le « langage commode » donnant accès à l'« harmonie interne du monde »³, de nombreux discours sur les mathématiques s'organisent autour d'une distinction entre ces dernières et le « monde », au sens de ce qui se situe hors du langage.

C'est à de tels discours de démarcations que nous consacrons cet article. Notre objectif n'est cependant pas de déconstruire ces discours du point de vue de l'histoire sociale⁴, ou de traiter des problèmes épistémologiques posés par des distinctions entre logique et intuition ou abstraction et expérience. Nous envisageons plutôt ces discours de démarcation en tant qu'ils forment des récits dont nous souhaitons saisir certaines modalités de construction et d'évolution.

[Romans de la rupture épistémologique : quelques](#)

rémanences philosophiques et poétiques, de Rabelais et Cervantès à Goethe et Flaubert

écrit par Laurence Dahan-Gaida et Anne-Gaëlle Weber

Michel Foucault, dans *Les Mots et les Choses : une archéologie des sciences humaines* (1966), montre que la configuration générale du savoir occidental évolue, du XVI^e au XX^e siècle, au gré de deux changements de paradigme ou « ruptures épistémologiques » qui séparent l'épistémè renaissance de l'Age classique, puis l'Age classique de la Modernité. Le *Quichotte* de Cervantès (1605-1615) est selon Foucault l'œuvre représentative par excellence de la première rupture épistémologique, car le divorce entre « les mots » et « les choses » s'inscrit au cœur de son dispositif narratif. Mais le trouble épistémologique qu'induit la progressive sécularisation de la pensée occidentale est déjà sensible par exemple dans le *Tiers Livre* de Rabelais (1546).

Chez Rabelais et Cervantès, ce trouble épistémologique s'exprime d'abord par la mise en scène (comique) de la discorde des autorités « savantes » et, plus profondément, de la discordance des discours du « savoir », source d'une suspension sceptique du jugement.

Ce travail s'attache à mettre en lumière, dans des fictions narratives qui prennent acte de la seconde rupture épistémologique du tournant des XVIII^e-XIX^e siècles, certaines analogies structurelles et stylistiques avec les fictions critiques de la Renaissance finissante : dans *Les Affinités électives* de Goethe (1809) et *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert (1881), œuvres de la conquête de la modernité, la remise en cause des discours savants hérités de la Raison des Lumières rejoint un esprit de rébellion antidogmatique et humoristique qui caractérisait certains textes troublés de la fin de la Renaissance : contre le mouvement de spécialisation des discours savants qui aboutit, à la fin du XIX^e siècle, à l'éviction de la « littérature » hors du champ de la connaissance désormais réservé aux « sciences », Goethe et Flaubert revendiquent pour la fiction littéraire une légitimité inédite, conquise sur les baudruches des faux savoirs.

Mots-clés : Cervantès, épistémè, Flaubert, Foucault, Goethe, ménippée, Rabelais, rupture épistémologique, scepticisme, serio-comique

Les effets narratifs de la science dans la littérature : Stifter et Flaubert [1]

écrit par Laurence Dahan-Gaida et Anne-Gaëlle Weber

On peut constater que la réception de modèles de pensée scientifiques dans les romans ne laisse pas d'avoir une influence sur les procédés narratifs, que ce soit sur le plan du vocabulaire employé ou bien sur le plan du commentaire et de la description. Dans quelques cas-limites, la réception de discours scientifiques est à la base d'une transformation radicale de la forme romanesque. Cet article étudie d'un point de vue

comparatiste deux écrivains majeurs du XIXe siècle : Adalbert Stifter et Gustave Flaubert. Les œuvres de ces auteurs se caractérisent par une ouverture vers le domaine des sciences (géologie, biologie, médecine, etc.) et par la présence de structures 'anti-romanesques'. Il s'agit d'élucider le rapport qui existe entre ces deux phénomènes.

[Enjeux philosophiques du dispositif fictionnel dans la science : le cas de l'imitation game de Turing](#)

écrit par Laurence Dahan-Gaida et Anne-Gaëlle Weber

Lorsque l'on s'interroge sur les croisements historiques entre la science et la littérature au XIXe siècle, il apparaît vite nécessaire de mener une enquête sur l'émergence de la dichotomie « science/littérature » à travers l'examen des définitions des mots de « lettres », « littérature » et « science » dans les dictionnaires de l'époque. Cet article présente le premier volet de cette recherche réalisé sur la période 1750-1840 sur un corpus français et anglais. Par la suite, il conviendrait de prolonger l'enquête tant du point de vue chronologique que du point de vue géographique. Le corpus retenu comporte ainsi dans le domaine français : l'Encyclopédie de Diderot et D'Alembert (1751-1765), l'Encyclopédie méthodique de Charles-Joseph Panckoucke (1782-1832), le Dictionnaire philosophique de Voltaire (1764), le Dictionnaire de l'Académie (éditions de 1694 à 1835) et le dictionnaire de Louis Sébastien Mercier intitulé Néologie ou vocabulaire de mots nouveaux (1801). Du côté anglais, nous avons consulté le dictionnaire étymologique de Nathan Bailey (1721), le dictionnaire de Samuel Johnson paru en 1755 et réédité huit fois jusqu'en 1799, le dictionnaire réalisé par Samuel Johnson en collaboration avec John Walker (1827), et le dictionnaire de Charles Richardson publié en 1839.

[Les relations entre la physique moderne et le roman contemporain](#)

écrit par Laurence Dahan-Gaida et Anne-Gaëlle Weber

Dans un discours prononcé en 1821 lors de la très solennelle et médiatisée « séance publique annuelle de l'Institut », l'érudit Charles Athanase Walckenaer exhume un projet académique vieux de plus d'un siècle et qui ne vit jamais le jour. Devant l'ensemble de ses confrères académiciens, il rappelle l'idée louis-quatorzienne de « ce corps [qui] devait être nommé l'Académie universelle, ou la grande Académie »¹ et dans lequel auraient harmonieusement cohabité les compétences les plus variées. Selon Fontenelle, que cite Walckenaer, cette Académie rêvée devait compter « tout ce qu'il y aurait de gens les plus habiles en toutes sortes de littérature : les savants en histoire, les grammairiens, les mathématiciens, les philosophes, les poètes, les orateurs devaient être

également de ce grand corps, où se réunissaient et se conciliaient tous les talents les plus opposés »².

[Les influences de la science sur la poésie lettriste de Isidore Isou Vers une nouvelle rationalisation de la poésie.](#)

écrit par Laurence Dahan-Gaida et Anne-Gaëlle Weber

Cet article revient sur l'hyper-rationalisation de la poésie proposée par Isidore Isou. Cette étude montre comment Isou présente le lettrisme comme une évolution « continue » et « rationnelle » de la poésie. Ce faisant, l'auteur justifie l'émergence du lettrisme en faisant implicitement référence à un argument épistémologique « internaliste » et considère que l'évolution de la poésie peut s'apparenter à l'évolution des disciplines scientifiques.

[Discours de réception d'Édouard Estaunié à l'Académie française : définitions croisées de la persona d'un académicien scientifique](#)

écrit par Laurence Dahan-Gaida et Anne-Gaëlle Weber

Pour analyser les rapports entre littérature et science, on peut s'interroger sur le sens des mots, des notions, sur les champs lexicaux propres à chacun. On peut se demander si c'est bien la même langue qui est employée pour parler du monde naturel et de celui de l'art, analyser des usages et des modèles littéraires ou scientifiques. On peut observer les interférences, les espaces partagés ou réservés, partir à la recherche des genres hybrides, des concepts migrants, des transferts de paradigmes. On peut aussi s'interroger sur les relations symboliques entre les deux champs, ou encore sur la hiérarchie qui les gouverne. De ce point de vue, l'histoire des institutions de savoir apporte des éléments utiles.

[Mourir en tant que vivant : cultures scientifique et humaniste du mourir dans La Possibilité d'une île de](#)

[Michel Houellebecq](#)

écrit par Laurence Dahan-Gaida et Anne-Gaëlle Weber

Peu de végétaux fascinèrent autant les botanistes que la vallisnère ou *vallisneria spiralis*, en raison d'une particularité décrite au XVIIIe siècle par l'Italien Pier Antonio Micheli, puis par Linné, qui y vit un admirable exemple de la providence naturelle¹. Cette plante subaquatique, qui pousse dans le lit de fleuves comme le Rhône, mais utilise le vent pour sa reproduction, met en contact de façon différenciée ses fleurs mâles et femelles, portées par des individus distincts. Pour gagner l'air libre, les premières se détachent entièrement du pied, tandis que les fleurs femelles restent arrimées à une longue spire, qui ramène l'organe sous la surface des eaux après fécondation. La vallisnère offre ainsi un cas de mobilité végétale qui frappa ses premiers descripteurs autant pour sa complexité que parce que, comme celui de la sensitive, ce « mouvement propre réel² » semblait rapprocher la vallisnère du règne animal, pour en faire un « intermédiaire entre la plante et l'insecte », voire prouver chez les végétaux l'existence d'une « intelligence liée à la vie³ » ou d'un « instinct amoureux⁴ ». Aussi les savants des Lumières n'abordent-ils guère la vallisnère sans faire part de leur surprise, ni chercher à communiquer cette stupeur à leurs lecteurs. Picot-Lapeyrouse, par exemple, explique en 1799 qu'un « mécanisme aussi singulier » constitue un vrai « miracle de la nature », une « extraordinaire », « prodigieuse » et « merveilleuse » cause d'« étonnement⁵ ».

[Monstre et gender : de Geoffroy Saint-Hilaire à la tératologie fictive](#)

écrit par Laurence Dahan-Gaida et Anne-Gaëlle Weber

Le XVIIe siècle a vu croître la dissociation, à la fois théorique et pratique, dans l'expérience individuelle comme dans les institutions culturelles, entre ce qui relève du savoir savant et ce qui relève de l'esthétique, les Sciences (au sens large, y compris la science critique des textes, la philologie) et les Arts : d'un côté des sciences qui, mettant en doute la « littérature » au sens de la chose écrite, s'appuient de plus en plus sur le raisonnement critique, l'observation et l'expérience, la lecture des sources premières, à la recherche du vrai et des idées claires et distinctes ; de l'autre une littérature (au sens moderne cette fois) de plus en plus nettement définie comme fiction ornée, devant passer par le plaisir pour instruire, et vouée au vraisemblable. Si l'on adopte le vocabulaire de Charles Sorel, dans sa *Bibliothèque française* (1664-1667), on assiste alors à la séparation entre les bonnes lettres, lieu de la « doctrine » (c'est-à-dire des savoirs), et les belles lettres, lieu de l'agrément.

L'histoire des institutions le confirme. La création en 1635 de l'Académie française, à qui l'on donne pour charge de produire un dictionnaire, une grammaire et une poétique, manifeste la volonté politique de soutenir avant tout « ceux qui écrivent bien en notre langue » par rapport aux préoccupations encyclopédiques, tout autant scientifiques que littéraires, voire davantage, des cercles d'érudits, notamment celui des frères Dupuy

dont l'Académie est issue. Cela peut-être parce que les sciences du début du siècle sont le lieu d'âpres débats, entre les observateurs et les partisans des avancées épistémologiques modernes et le parti religieux, appuyé sur et par les aristotéliens purs et durs, débats dans lesquels le politique n'a guère à profiter. Au contraire, il apparaît urgent à Richelieu de renforcer l'imposition d'une langue française normée à l'ensemble du territoire et de soutenir la création littéraire, instrument de propagande et source de prestige international : comme le dit Alain Viala, le choix de l'État alla d'abord davantage vers la « promotion des arts verbaux » (les belles lettres, ce qu'il appelle les Sirènes) que vers la doctrine et érudition (les bonnes lettres, les Muses à l'antique) . Si, après la mort des frères Dupuy, le « Cabinet Dupuy », et bien d'autres savants, continuent (avec prudence dans certains domaines) leurs efforts pour la connaissance de la nature et l'exploration de la diversité de ses phénomènes, il faudra attendre 1666 pour que Colbert crée l'Académie des Sciences, qui est vouée à s'occuper « à cinq choses principales : aux mathématiques, à l'astronomie, à la botanique ou science des plantes, à l'anatomie et à la chimie » , sous l'égide d'un cartésianisme qui convainc de plus en plus de savants, manifestant ainsi clairement, en tout cas dans l'ordre des institutions d'État, comme des institutions culturelles (le Mercure galant, fondé en 1672, fait pendant au Journal des Savants, fondé en 1665) la dissociation des sciences et des lettres.

[Le « docteur des fous » dans le roman populaire français et anglais de 1840 à 1880](#)

écrit par Laurence Dahan-Gaida et Anne-Gaëlle Weber

En 2011, dans L'Évolution des idées en géologie. Des cosmogonies à la physique du globe, le philosophe et historien des sciences Bernard Balan situe la « fondation » de la science géologique à la fin des années 1960, c'est-à-dire au moment où il est définitivement établi, grâce aux travaux de géophysiciens anglais et américains, que la surface de la Terre est mobile aussi bien dans un sens horizontal que dans un sens vertical . Devant l'émergence tardive, en matière de physique du globe, d'un discours scientifique, Balan s'interroge sur les raisons pour lesquelles le développement des études « géologiques » depuis la fin du XVIIIe siècle, et certains résultats obtenus par l'étude des strates déjà anciennes, n'ont pu aboutir plus tôt à l'explication tectonique. Ce « retard » de la géologie par rapport à d'autres branches de l'histoire naturelle a, selon lui, deux causes possibles : il fallait pour que la « géologie » progresse et naisse enfin qu'aient été acquis les résultats de la thermodynamique ; il fallait aussi que la géologie s'arrache aux mythes des origines et, plus particulièrement aux récits bibliques de la Genèse et du Déluge, qu'elle a d'abord et surtout chercher à laïciser. Ce second argument n'est guère nouveau ; il est récurrent sous la plume de ceux qui, depuis les années 1740 avec Buffon jusqu'aux années 1830 au moins avec Charles Lyell, entreprennent non seulement de retracer l'histoire de la Terre mais aussi de fonder la géologie en tant que science expérimentale. En 1812, Georges Cuvier s'étonne, au moment d'exposer une méthode d'analyse des fossiles essentielle aux progrès de la géologie, qu'aucun des anciens n'ait attribué les bouleversements de la surface du globe

à des causes lentes ou n'aient cherché dans l'état actuel des causes agissantes. Il en dénonce très vite la raison en ces termes : « Pendant longtemps on n'admit que deux événements, que deux époques de mutations sur la surface du globe : la création et le déluge, et tous les efforts des géologues tendirent à expliquer l'état actuel en imaginant un certain état primitif modifié ensuite par le déluge, dont chacun imaginait aussi à sa manière les causes, l'action et les effets » .